

## Ciné-Bulles

### Coup de coeur : On ne badine pas avec l'amour / *Une histoire inventée*

Yves Rousseau

---

Volume 10, numéro 2, décembre 1990, février 1991

URI : [id.erudit.org/iderudit/34164ac](https://id.erudit.org/iderudit/34164ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)  
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Rousseau, Y. (1990). Coup de coeur : On ne badine pas avec l'amour / *Une histoire inventée*. *Ciné-Bulles*, 10(2), 50-52.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## On ne badine pas avec l'amour

par Yves Rousseau

D'abord, il faut dire le rare bonheur d'aller voir le dernier film de Marc-André Forcier dans une salle de banlieue. Et c'est encore mieux lorsque cette salle est bondée même un dimanche soir ; peu importe si elle le reste un peu moins longtemps qu'avec **Cruising Bar** et si le public se fout pas mal de la différence entre Robert Ménard et un cinéaste. Certains diront que ce constat d'un authentique succès populaire me grise à un point tel que le film de Marc-André Forcier m'est vendu d'avance et qu'il ne reste qu'à taper des conneries du genre : « À voir absolument » pour justifier mon maigre cachet. Que ceux-là se rassurent, ils se trompent : la dithyrambe sera justifiée par quelques arguments raisonnables. Mais il reste qu'il est réjouissant de voir Forcier rebondir si vite et si bien après le bide public de **Kalamazoo**.

### Hommes-enfants et femmes-poissons

Pour bien situer **Une histoire inventée**, il faut faire un léger détour par **Kalamazoo**, ce dernier film constituant une charnière douloureuse dans la démarche de Forcier, la première étape de « l'après l'Écuyer » pour lequel le personnage de Félix Cotnoir semblait taillé sur mesure. On pourrait d'ailleurs ajouter à la très fine analyse de **Kalamazoo** que Denis Bellemare propose dans *le Cinéma québécois des années 80*, qu'une partie des problèmes de **Kalamazoo** vient du fait que Forcier a été lui-même abandonné par un comédien fétiche parti rejoindre Molière, le grand Will et les autres dans la taverne céleste.

De plus, le tournage de **Kalamazoo** fut particulièrement difficile (voir le documentaire **Forcier**, « **En attendant...** »), source de trop nombreux compromis de mise en scène pour un film où on devait assister à une exposition radicale de la thématique de Forcier : cet immense, irrésistible et inextinguible

besoin d'amour qui sous-tend la plupart de ses personnages et éclate dans **Kalamazoo**. Éclatement certes, mais pas tout à fait au grand jour ; comme si Forcier était trop pudique pour matérialiser directement le besoin d'amour de Félix par le vecteur d'une femme réelle. Hélène Mentana sera donc fictive de plusieurs façons : d'abord en tant que personnage du film au premier degré (comme tous les personnages de fiction) ; comme auteur et personnage d'un roman à l'intérieur du récit filmique ; et finalement comme être mythique et fabuleux, une sirène.

Le choix d'une sirène comme archétype de la représentation féminine est chez Forcier très conséquent ; il est à la fois un aboutissement et une limite, un cul-de-sac. Observons un corps de sirène : une femme qui finit en queue de poisson !!! Évacuée, la question du sexe qui fascine et effraie les hommes-enfants de Forcier : il n'y a pas de trou sous le nombril d'une sirène. De cette manière, on évite aussi la question de la procréation, la paternité étant une chose difficilement convenable pour ces hommes-enfants. Au-delà de ses attributs physiques, la sirène est d'abord un piège, une voix trompeuse mais envoûtante, une dévoreuse d'hommes qui exerce une fascination inaltérable et indélébile sur ceux qui ont entendu son chant, ne serait-ce qu'une fois. Pas besoin de chercher de midi à quatorze heures pour reconnaître dans ce court portrait celui de la Florence d'**Une histoire inventée**.

Vu que Forcier, comme tous les auteurs, parle toujours de la même chose, comment expliquer le refus du public face à **Kalamazoo** et son engouement pour **Une histoire inventée**, sinon par cette histoire de sirène (donc de mise en scène), par les attentes du public et par la nature du médium cinématographique qui est, on le sait depuis longtemps, ontologiquement un art du réel. Pas au sens où tout ce qu'on filme devient réel ou réaliste (il y a une grande différence) mais dans la mesure où ce qui est représenté sur l'écran peut être tout à fait improbable et impossible, on y croira s'il est présenté de manière vraisemblable, si on adopte les oripeaux du réel. Je m'explique : prenons la sirène de **Splash**, qui a ramassé des dizaines de millions et celle de Forcier, qui fait un déficit au *box office*. Pourquoi le public achète-t-il la première et boude-t-il la seconde ? Marie Tifo est-elle moins bonne comédienne que Darryl Hannah ? Peu importe, nonobstant la machine publicitaire américaine, le public est allé vers la sirène la plus vraisemblable, celle qui faisait le plus de trucs en dessous de l'eau, dont le costume n'avait pas l'air d'un costume, celle qui bénéficiait de plus d'artifices

### Une histoire inventée

35 mm | coul. | 100 min | 1990 | fic. | Québec

Réal. : Marc-André Forcier  
Scén. : Marc-André Forcier et Jacques Marcotte  
Image : Georges Dufour  
Son : Serge Beauchemin  
Mus. : Serge Fiori  
Mont. : François Gill  
Prod. : Claudio Luca - Production C.M. Luca Inc., Robin Spry et Jamie Brown - Groupe Film Télécène Inc. et Doris Girard - Office national du film  
Dist. : Entreprises de Films Astral du Québec

## Coup de coeur : Une histoire inventée



Louise Marleau et Jean Lapointe dans *Une histoire inventée* de Marc-André Forcier

et, paradoxalement, la plus réaliste. N'ayant pas — par choix ou par contraintes budgétaires — voulu une sirène « réaliste » mais une sirène bien réelle, Forcier en demandait un peu trop à un public gavé de factice réaliste, d'effets spéciaux vraisemblables, qui a besoin de cette béquille pour embarquer dans la magie. C'est cela, la vraie perte d'innocence du cinéma.

### Le monde est une scène

Entendons-nous, l'univers de Forcier n'est pas réaliste mais réel, un « vrai » monde, un peu comme celui de Fellini qui, lui aussi, essuie le refus du public italien parce que son univers ostensiblement fabriqué, créé de toutes pièces, dénonce le mensonge du factice, présente le faux en tant que tel. La comparaison avec Fellini, que certains trouveront outrée, est pourtant évidente. Forcier a d'ailleurs trouvé dans l'Italie montréalaise une sorte de miroir réfléchissant son univers tout en le modifiant, ce qui lui donne une dimension élargie dans laquelle il s'ébat avec bonheur. Comme chez Fellini, la ville est recrée

(avec certes un peu moins de démesure) mais l'idée maîtresse est la même : le monde est une scène. On sent l'épanouissement du créateur en pleine possession de ses moyens. Un Forcier nouveau et amélioré, dirait une pub. Et la latinité de Forcier dépasse le cliché de la gesticulation à l'emporte-pièce et de la logorrhée verbale propre à l'idée reçue de l'italien-type. Là encore, les personnages ne sont pas tant réalistes que réels.

Et si la Florence-femme fatale interprétée par Louise Marleau, poursuivie par sa cohorte d'ex-amants de bande dessinée, n'est pas très crédible (elle l'est tout de même plus que la sirène de *Kalamazoo*), c'est qu'il ne faut pas chercher à l'expliquer par des catégories sociales, psychologiques et encore moins morales : elle a ses raisons, c'est tout.

Comme le Fellini de la maturité, Forcier pratique un filmage frontal, en apparence très classique, loin des effets racoleurs d'angles bizarroïdes, de traveling à l'emporte-pièce, de montage tarabiscoté. Bref, il ne masque pas le vide du propos par une virtuosité trop voyante, ce n'est pas un m'as-tu-vu-quand-je-filme.



# Coup de coeur : Une histoire inventée

Son talent est ailleurs, en particulier dans la structure narrative, à la fois réglée comme une horloge et pleine de surprises et de ruptures de ton audacieuses. Jouant sur plusieurs registres et plusieurs genres souvent entremêlés dans une même séquence, Forcier nous entraîne du burlesque au tragique en passant par la comédie de mœurs et le drama passionnel.

Trois personnages s'imposent comme les axes par lesquels se canalise la fiction : Florence, femme fatale, femme-sirène qui envoûte, fausse femme forte qui fait l'amour en gourmande (pas en gourmet) et collectionne les mâles qu'elle attire comme le miel les mouches ; sa fille Soledad (seule, soleil et dad — elle n'a pas de père), qui surprend son chum Tibo en flagrant délit d'adultère et choisit pour se venger la cible numéro un de sa mère, Gaston, trompettiste sur le retour, probablement un des rares hétéros en ville qui n'a pas fait un stage entre les cuisses de Florence. Ces trois personnages se meuvent entre deux lieux de représentation, tout aussi miteux et décrépits l'un que l'autre : un théâtre où un metteur en scène burlesque (Toni Corbo) monte un Othello sponsorisé par la mafia, et le Black Butter, club minable pour artistes en fin de course. Et pour Forcier, tragédie et comédie se jouent autant sinon davantage dans la vie que sur la scène : les mauvais comédiens de théâtre qui jouent Othello redeviennent bons acteurs de cinéma quand la pièce est finie.

Jean Lapointe, dans le rôle de Gaston, effectue ici un très beau retour au cinéma en général et à celui de Forcier en particulier — on ne l'avait pas vu depuis **L'Eau chaude, l'eau froide**. Il campe un personnage crépusculaire, sur la corde raide, condamné par le destin, mais qui lutte, une sorte d'optimiste désespéré, touchant dans son aveuglement face à la réalité. Ce n'est pas tant le Don Juan que le Don Quichotte de la trompette. Gaston, prêt à tout pour prolonger son dernier tour de piste en tant que musicien, (c'est le plus pur représentant du personnage classique de Forcier, pensons à **Bar salon**, un type sur ses derniers milles, qui s'accroche et pour qui Soledad est en quelque sorte un cadeau d'adieu envoyé par la vie) ne transige cependant pas avec l'amour et, s'il répond aux avances de Soledad, il reste intraitable face à Florence. L'amour de Florence porte la poisse à Gaston, crée une situation qui mettra fin à sa carrière et donne une image biaisée de Soledad. Celle-ci, comédienne par amour, avec toute la fougue de ses 20 ans, ne badine pas non plus avec l'amour. Ses répliques du genre « La vie est le pire ennemi de l'amour » ou encore « Écooeurez-moi pas avec l'amour », viennent davantage de la colère de se

savoir trahie par Tibo que d'une réelle conviction. Soledad veut vivre dans l'amour et la vérité, mais la vérité peut être mortelle pour ceux qu'on aime...

La vengeance de Soledad, comme dans toutes les tragédies, a des conséquences qui la dépassent. Après l'irréparable (Tibo tuera Gaston avant de se suicider sur scène) elle dira donc à sa mère, avec un ton de petite fille coupable : « C'est pas de ma faute, hein ? » On se demande d'ailleurs longtemps les véritables sentiments de Soledad à l'égard de Tibo et Gaston, et cette ambiguïté est magnifique car elle matérialise la frontière ténue entre une baise faite pour se venger et le sentiment véritable qui peut s'installer entre Soledad et l'instrument de sa vengeance, en l'occurrence Gaston. Sur la scène du Black Butter, celui-ci compose un improbable trio avec une chanteuse nymphomane (France Castel, très bonne, qui semble suivre le chemin de De Niro — elle a pris pas mal de kilos pour le rôle) fiancée à un contrebassiste noir (Warren « Slim » Williams) qui prône l'abstinence avant le mariage. Il faudrait parler de tous ces personnages secondaires pour rendre une partie du foisonnement qui se dégage d'**Une histoire inventée**.

Un des plus réussis est celui du flic alcoolique interprété par un Marc Messier irrésistible, terrorisé à l'idée d'arrêter un « ethnique », pas méchant dans le fond mais flic tout de même (le père de Forcier l'était), qui vit une relation chaotique avec une bonne soeur défroquée (Léo Munger). Superbes Toni Nardi (déjà introduit dans le monde de Forcier par **Kalamazoo**) et Louis de Santis (Alfredo) en parrain repent, sensible et pleurnichard mais toujours inquietant ; il faut voir le plan où il remet l'arme à Tibo. Chapeau à Jacques Marcotte, vieux complice (coscénariste et codirecteur du casting — excellents choix) qui reste dans l'ombre de Forcier mais donne un apport indispensable et une cohérence exemplaire à l'oeuvre.

Plus que jamais, le discours amoureux de la demande (aimez-moi !) est au coeur d'**Une histoire inventée** et ce, sous une forme appliquée, incarnée dans les personnages, en particulier le couple Gaston/Soledad. Ils forment le couple par excellence de l'univers de Forcier, dont on retrouve diverses formes dans tous ses films. La magie de Forcier opère en explorant chaque fois de nouvelles facettes, de nouvelles variantes de la rencontre entre l'aube et le crépuscule, entre une petite fille intransigeante et un homme usé, tous deux assoiffés d'amour et de vérité. C'est une histoire réinventée. ■



Charlotte Laurier et Jean Lapointe dans *Une histoire inventée* de Marc-André Forcier